

ment dans les voies de la liberté religieuse. Il est heureux pour le gouvernement, pour le pays et pour la cause de la liberté religieuse, qu'à la tête du ministère des cultes et de l'instruction publique se trouve un chrétien, homme d'état à grandes vues, ferme dans son dévouement aux intérêts de la religion et de la liberté. Il en est des théories comme des hommes : quand elles sortent de la paix du cabinet pour se trouver, dans une situation éminente, en présence des faits, des difficultés, des adversaires, elles pâlissent quelquefois. Sur une cime, au bord d'un précipice, on est excusable d'être pris par le vertige. Ici rien de pareil n'est arrivé ; ni l'homme ni les principes ne se sont laissé ébranler. La raison et le cœur de celui qui a pris le christianisme pour règle de sa pensée et de sa vie semblent s'être affermis encore par la grandeur de la tâche et par la responsabilité envers l'avenir. Cette fermeté de conviction et de résolution a reçu déjà une double récompense, présage de succès : la violence des antagonistes et l'enthousiasme populaire. Les partisans de l'ancien ordre de choses et des vieilles prérogatives dans l'église et dans l'Etat, ont attaqué avec une violence sans bornes les mesures proposées, et surtout la personne du ministre conséquent et courageux. Un article de la *Nouvelle Gazette de Prusse*, attribué à un grand nom théologique, réimprimé ensuite à part et répandu à profusion, est une preuve de la haine vouée par ce parti à M. de Bethmann-Hollweg. Nous ne répéterons pas les épithètes dont, ailleurs, des hommes réunis sous le même étendard ont accompagné son nom. Mais ce nom, dès longtemps entouré du respect de l'Allemagne et honoré dans tout le monde évangélique, a grandi encore et gagné en éclat. Il n'y en a pas de plus généralement célébré à Berlin. M. de Bethmann-Hollweg ne peut être insensible à de semblables hommages, mais ce n'est point par eux qu'il se détermine. Il sait que les institutions propres à faire le bonheur d'un pays, fondées sur la vérité, la raison, la justice, ne sortent pas d'un mouvement populaire, mais de convictions lentement formées et solidement assises. Ce résultat est soumis à la condition suprême du temps. Aussi l'homme d'état chrétien ne demande-

t-il pas de jouir de son œuvre, il ne demande au ciel que la faveur de s'y dévouer.

C. MONNARD.

— 0 —  
VARIÉTÉS.

—  
Une église missionnaire<sup>1</sup>.

(TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE.)

III

L'institut des missions de Hermannsbourg date de 1849. Il a été ouvert avec douze élèves, dont la première tâche fut de construire, avec l'aide des membres de l'église la maison qui devait les recevoir. Deux d'entre eux moururent à l'institut, deux le quittèrent. Les huit autres, après quatre ans d'études, se préparèrent au départ. Le consistoire de la ville voisine de Stade les examina et leur donna l'imposition des mains. Quelques jours plus tard, ils furent consacrés à leur œuvre spéciale à Hermannsbourg, en même temps que huit colons, qui devaient partir avec eux : un tailleur, un maçon, un teinturier, deux maréchaux et trois agriculteurs. Tous, du reste, connaissaient l'agriculture, de même que les huit missionnaires, qui avaient mené de front dans l'institut les travaux manuels et leurs études. Le 28 octobre 1853, ils partirent de Hambourg, sur le vaisseau missionnaire dont nous avons déjà fait l'histoire.

Ils se dirigeaient vers l'Afrique orientale et devaient tâcher de pénétrer chez les Gallas<sup>2</sup>, ce peuple farouche auprès duquel aucun missionnaire n'a pu jusqu'à présent s'établir.

Les vents contraires et des calmes plats

<sup>1</sup> Voy. pag. 205 et 249.

<sup>2</sup> Les Gallas, nation aussi sauvage et aussi belliqueuse que nombreuse et puissante, viennent de l'intérieur de l'Afrique et ont conquis presque toute la partie méridionale de l'Abyssinie. Ils sont petits, légers à la course, bons cavaliers, d'un brun foncé ou entièrement noirs, et vivent des produits de leurs troupeaux ou de brigandages ; leurs mœurs et leur langage sont les mêmes que ceux des habitants du midi de l'Afrique ; ils sont idolâtres et adorent la nouvelle lune et les astres, mais on trouve aussi parmi eux beaucoup de mahométans. Ces hordes d'étrangers farouches sont la terreur des Abyssins proprement dits.

rolongés ralentirent la marche du vaisseau, qui n'aborda au Cap que le 21 janvier. Harms n'avait pas voulu le faire assurer, comme c'est l'ordinaire. « La présence du Seigneur, disait-il, vaut mieux qu'une assurance maritime. C'est dans la foi que nous avons construit ce vaisseau, c'est dans la foi que nous le remettons au Seigneur avec ceux qui le montent. Il doit emmener le vaisseau de la foi et de la prière. »

Tel il fut en effet durant cette traversée : on en jugera par les traits suivants. — Le vaisseau était retenu depuis deux jours par un calme plat dans le golfe de Biscaye. C'était un dimanche; un missionnaire était assis sur le pont avec le contre-maître. Celui-ci donnait essor à sa mauvaise humeur. — « Cher ami, lui dit le missionnaire, attristé de ses paroles légères, il vaudrait mieux prier le Seigneur, qui nous enverrait dès demain un vent favorable. » — Mais à peine a-t-il dit ces mots qu'il en est tout ému. La pensée de la responsabilité qu'il vient de prendre sur lui l'effraie. Il descend dans sa chambre et se jette à genoux. — « Cher Sauveur, s'écrie-t-il, c'est dans ma confiance en toi que je me suis exprimé ainsi; je t'en prie humblement, que je ne sois pas confus, car je n'ai cherché que ta gloire. Quand ton jour sera terminé, donne-nous un vent favorable, afin que les hommes reconnaissent que tu es vivant et puissant pour délivrer. » — Sa confiance enfantine fut exaucée. Quand il se réveilla le lendemain, le vaisseau voguait à plein vent.

Une autre fois, tous les frères étaient réunis pour leur prière matinale sur le pont du navire, immobile depuis plusieurs jours. Ils confessèrent leurs péchés, reconnurent que l'épreuve leur était bonne, mais en même temps ils supplièrent le Seigneur de leur venir en aide. Le frère qui priait au nom de tous reçut une telle impression des promesses qu'il avait rappelées dans sa prière, qu'il se releva convaincu qu'il allait être exaucé. Un moment après, un homme de l'équipage disait en riant au pilote: « Maintenant le vent va souffler: n'as-tu pas entendu la prière? Pourtant on ne le dirait pas. » — Une demi-heure s'était à peine écoulée qu'un coup de vent des plus vio-

lents enleva le chapeau du moqueur et couvrit le pont de vagues.

Dieu exauça aussi les prières de ses enfants dans plusieurs tempêtes. Une fois entre autres, à une petite distance du Cap, ils furent délivrés d'une manière merveilleuse. Ils venaient d'échapper à grand'peine à un écueil redoutable, vers lequel un vent violent les poussait. Une tempête furieuse s'éleva. En vain ils avaient plié toutes les voiles et jeté les deux ancres, le vaisseau courait avec rapidité. Pendant que l'équipage travaillait, les missionnaires et les colons ne cessaient de prier. Le lendemain, quand on releva les ancres, elles étaient brisées. Le capitaine ne pouvait comprendre que le navire n'eût pas péri. Il était réduit à supposer que le poids des chaînes avait suffi pour remplacer les ancres. Mais Harms ne s'étonna pas de cette délivrance; n'avait-il pas assuré son vaisseau auprès du Tout-Puissant?

Citons enfin une dernière délivrance. Dans le trajet entre Port-Natal et Zanzibar, le vaisseau donna sur un banc de corail. Le danger était imminent et plus grand qu'aucun de ceux qu'il eût courus encore. Tous les frères se jetèrent à genoux et implorèrent le secours qui ne leur avait jamais fait défaut; puis, laissant deux des leurs en prière, ils descendirent avec l'équipage dans les canots, et tous ensemble firent force de rames, pour chercher à arracher le navire à cette position périlleuse. Leurs efforts semblaient inutiles, mais un vent de terre qui s'éleva alors leur vint en aide et le vaisseau fut remis à flot sans avoir aucunement souffert.

Quand ces bonnes nouvelles arrivèrent à Hermannsburg, ce fut une joie impossible à décrire. Jusque bien avant dans la nuit on entendit de tous côtés des cantiques d'actions de grâces, et un grand nombre de prières montèrent de ces cœurs reconnaissants à Celui de qui vient tout secours. Un des amis les plus dévoués de la mission, vieillard de 86 ans, était malade depuis longtemps. Au milieu même des plus grandes souffrances, l'Afrique occupait toutes ses pensées, et il demandait souvent à Dieu de lui permettre de recevoir encore la nouvelle que le vaisseau y était heureusement arrivé. Dieu lui accorda sa requête et peu après il rappela à lui son fidèle serviteur.

Les missionnaires toutefois n'étaient pas encore arrivés au lieu de leur destination : plus de mille lieues les en séparaient encore, et les tribulations allaient commencer pour eux. Le gouvernement anglais les avait recommandés à l'iman de Mascate, auquel appartient la plus grande partie de la côte orientale de l'Afrique, et entre autres le pays que les missionnaires devaient traverser pour se rendre chez les Gallas. Mais cette recommandation fut entièrement inutile. L'iman, jaloux de conserver le monopole du commerce sur toute la côte, et craignant sans doute que les missionnaires ne fussent des concurrents, s'opposa de la manière la plus absolue à leur projet. Il fallut, après plusieurs semaines d'efforts inutiles, rétrograder de sept à huit cents lieues, jusqu'à Port-Natal, où ils avaient visité à leur passage une colonie allemande.

Le missionnaire berlinois Posselt les engagea à s'établir parmi les Cafres, et avec son aide ils achetèrent, à la frontière des Zoulahs, pour environ 16,000 francs, 6000 acres d'excellent terrain, qui leur parut tout à fait approprié à leur but.

Ce but, on a pu le comprendre par ce qui précède, était d'établir une colonie missionnaire. Harms avait été amené à cette idée d'une manière remarquable. Quelques jeunes chrétiens de la flotte allemande avaient formé le projet d'aller s'établir sur la côte occidentale de l'Afrique. Ils espéraient pouvoir habituer les nègres au travail, et démontrer par des faits au roi de la contrée que le travail de ses sujets lui rapporterait plus que la traite. Ils firent part à Harms de leur projet, et voyant qu'ils pourraient l'accomplir également bien en se rendant chez les Gallas, ils se décidèrent à passer quelque temps à Hermannsburg.

Quand cela fut connu, une soixantaine de jeunes gens de la contrée se présentèrent pour être envoyés eux aussi comme colons. Harms y vit le doigt de Dieu et entra avec confiance dans la voie qui lui était ouverte. La plupart des jeunes marins renoncèrent plus tard à leur entreprise. Dieu semblait n'avoir envoyé ces hommes hardis et entreprenants que pour stimuler le zèle des habitants des bruyères et subvenir à leur inexpérience. Ce fut l'un d'eux aussi qui montra au pasteur Harms la possibi-

lité de se procurer un vaisseau en profitant de l'immense avantage que la mission retirerait.

Une fois en possession du terrain qu'ils avaient acquis, les seize messagers du Seigneur se mirent en devoir de construire les vastes bâtiments dont ils avaient besoin. Au milieu de ce rude labeur, ils devaient cultiver leurs champs, apprendre la langue difficile des Cafres et pourvoir aux services religieux du dimanche et de la semaine. En même temps les deux maréchaux, aidés d'un vigoureux indigène, employaient tous les moments dont ils pouvaient disposer au service des colons de la contrée. Ce genre de travail est bien rétribué dans un pays où l'on paie mille francs pour un vieux wagon, tandis qu'on peut acheter huit bœufs pour la moitié de cette somme.

Un des avantages de ce système de colonisation devait être de fournir aux missionnaires, soit par un travail analogue à celui dont nous venons de parler, soit par le produit de leurs champs, un revenu suffisant pour couvrir leurs dépenses. Ce but n'a pu être atteint qu'en partie jusqu'ici, à cause des frais considérables occasionnés pour l'établissement de la colonie, qu'on a appelée la Nouvelle-Hermannsburg et des stations assez nombreuses qui ne tardèrent pas à devenir nécessaires. Mais les missionnaires attachent une grande importance à pouvoir se tirer d'affaire par eux-mêmes et ils espèrent pouvoir bientôt atteindre ce but, de telle sorte que l'argent recueilli dans la mère-patrie puisse servir tout entier au développement de la mission.

Ils sont aussi persuadés que, en offrant aux indigènes un travail régulier, sous la surveillance d'ouvriers chrétiens, ils porteront un coup funeste aux mœurs païennes, toujours si difficiles à détruire, et particulièrement aux habitudes de paresse et de vagabondage, qui font tant de brèches dans les rangs des nouveaux convertis.

Mais le grand avantage que doivent offrir ces colonies, c'est de réaliser aux yeux des païens les préceptes du christianisme et de leur montrer, par la prédication toute-puissante de la vie, la supériorité de la religion qu'on leur apporte. Les missionnaires de la Nouvelle-Hermannsburg ont remarqué

ne les Cafres qui ont été en service chez les blancs, ou qui seulement se sont trouvés en relations fréquentes avec eux, sont les accessibles en général à la prédication de l'Évangile, bien que les blancs dont il agit, ces Boers si tristement célèbres, oient loin de mener une vie chrétienne.

N'y a-t-il pas, s'écrie Harms, une preuve merveilleuse de la puissance du christianisme dans le fait que, même à ses limites extrêmes, il agit sur les Cafres comme quelque chose de grand et excite en eux des aspirations à une vie supérieure? Cela nous encourage puissamment, ajoute-t-il, à persévérer dans notre dessein de ne pas porter aux païens la prédication seule de l'Évangile, mais de leur faire voir dans une petite communauté chrétienne ce qu'est le christianisme et ce qu'il peut.... Quand une communauté professe la pure doctrine, dans une foi véritable, et vit de la vie d'en haut, Dieu règne sur elle et il étendra son règne autour d'elle. » — Nous nous sommes rappelé à ce propos ces belles paroles de Vinet, dans son cours de théologie pastorale : « Ajoutez à vos leçons le poids de vos exemples, sachant bien que le vrai mode de communication de la vérité morale, c'est la contagion, que c'est de la vie seule que peut procéder la vie, et qu'en fait les chrétiens sont les arguments décisifs pour ou contre le christianisme. »

Les colons allemands de Natal, chez lesquels les frères de Hermannsburg avaient fait un séjour, comme nous l'avons dit, furent les premiers à subir l'influence de leur piété vivante. Quand les missionnaires revinrent à Natal de leur voyage inutile, ils reçurent de leurs compatriotes l'accueil le plus cordial et eurent la joie de trouver le culte de famille établi dans plusieurs maisons où on ne le célébrait pas avant leur passage. Dès lors cette influence bénie a continué à s'exercer, malgré la distance assez considérable qui les sépare.

Elle s'est exercée aussi sur les Boers du voisinage, qu'ils visitent et pourvoient de livres hollandais. Les récits des missionnaires montrent à quel point il est nécessaire de leur annoncer l'Évangile. Un Allemand demandait un jour à l'un de ces Boers de quelle religion il était: « Je suis un Africain, répondit l'autre, et ma religion est

celle de l'Afrique. » — Beaucoup ont brûlé leurs Bibles et leurs livres de piété; aussi ne faut-il pas s'étonner s'il règne parmi eux une ignorance incroyable, au point que quelques-uns en sont venus à offrir à Dieu des brebis et des bœufs en sacrifice.

Mais, malgré la nécessité de répandre la bonne nouvelle du salut chez ces pauvres blancs dont il semble qu'on ne s'occupe pas assez, c'est naturellement aux noirs que colons et missionnaires désirent avant tout être utiles. Ils en prennent à leur service autant que leurs ressources le leur permettent, et ont ainsi de nombreuses occasions d'annoncer la bonne nouvelle du salut. A leur arrivée ils trouvèrent sur la station un Boer, à qui ils permirent de continuer à y faire paître son bétail. Il avait à son service un Cafre, sa femme et sa sœur. Ces deux dernières montrèrent dès l'abord un grand désir de s'instruire des vérités chrétiennes. Bientôt le Cafre, puis son beau-frère, se joignirent à elles, et chaque soir ils venaient, après leur travail, recevoir les instructions d'un missionnaire. Ils restaient souvent jusqu'à onze heures ou minuit. Le Boer et sa famille manifestaient en vain l'opposition la plus haineuse. La femme mariée surtout se montra inébranlable. Un jour que son mari était absent, on lui défendit avec menaces de se rendre le soir auprès des frères. Elle y alla néanmoins, et, comme on lui en demandait la raison : « Quand je mourrai, répondit-elle, je désire pouvoir entrer au ciel. » On lui fit les plus belles promesses si elle voulait renoncer aux instructions, mais tout fut inutile. Alors on la chassa ignominieusement. Naturellement les missionnaires l'accueillirent, ainsi que son petit enfant, et bientôt, malgré l'opposition de son mari, que les persécuteurs avaient réussi à gagner pour un temps, elle fut baptisée avec les deux autres Cafres.

Les frères de la Nouvelle-Hermannsburg étaient humiliés autant que réjouis de pouvoir, déjà au bout de quelques mois, recueillir les prémices de la moisson qu'ils venaient chercher en Afrique. L'un d'eux écrit : « Quand je pense que nous avons déjà ici une petite communauté d'entre les païens, cette grâce du Seigneur me paraît trop grande. Nous n'en sommes pas dignes.

Mais Dieu veut nous fortifier. Il nous montre clairement que nous avons raison de dire : Je crois au Saint-Esprit ; je crois la sainte Eglise universelle, la communion des saints. — N'est-ce pas, en effet, aux prières de nos amis qu'il faut attribuer la bénédiction visible qui repose sur notre travail ? Où sont les missionnaires qui aient, au delà des mers, autant de frères et de sœurs élevant jour et nuit les mains en haut, en faveur de leurs frères qui combattent ? »

Cette pensée revient sans cesse dans les lettres que nous avons sous les yeux. Ces fidèles messagers savent que l'église qui les a mis à part pour l'œuvre des missions les accompagne constamment de prières ferventes, et ils vont en avant avec une foi entière dans les promesses de Dieu.

Si nous avons admiré et envié la foi de cette communauté de 2,500 âmes, entreprenant, sans aucun secours assuré, une œuvre missionnaire aussi considérable, nous devons admirer aussi et imiter le zèle qu'elle met à la soutenir de ses prières. Cet appui ne manque-t-il pas aux missions et aux autres œuvres religieuses que nous désirons voir réussir ? En dehors des comités et d'un petit nombre de personnes qui s'occupent de ces œuvres d'une manière active, sont-ils nombreux ceux qui prient assidûment pour elles ? Harms affirme qu'il y a peu de maisons à Hermannsburg où l'on ne prie chaque jour, dans le culte de famille, pour le succès de l'œuvre entreprise en Afrique. En comptant les bénédictions que Dieu a accordées à cette œuvre, n'oublions pas que nous pouvons en obtenir autant pour toutes celles qui nous sont chères. Demandons l'esprit de prière. Le trait suivant nous montrera que ce n'est pas là un vain mot.

« Deux membres de l'église, dit Harms, vinrent un soir chez moi. C'était le 14 mars 1855. Ils me racontèrent que tout le jour, depuis le grand matin, ils s'étaient sentis pressés dans leur cœur de prier spécialement pour le vaisseau. Ils avaient voulu chasser cette pensée, qui leur paraissait ridicule, puisqu'il ne faisait pas un souffle de vent ; mais dix fois dans la journée ils avaient dû se retirer à l'écart pour prier Dieu de garder le *Candace* et ceux qui le montaient. Ils me demandèrent de leur expliquer la chose ; mais tout ce que je pus leur dire, c'est que c'était

sans aucun doute l'œuvre du Saint-Esprit. Maintenant, je sais pourquoi il les pousse à la prière. Le capitaine du vaisseau, le pilote et un matelot, qui sont venus nous voir à leur retour, nous ont raconté que le 14 mars, ils furent assaillis par un orage des plus violents. Le capitaine, vieux marin blanc au service, n'en avait vu qu'un seul qui put lui être comparé. Le matelot, qui n'avait jamais pleuré à bord, pleura ce jour-là de chaudes larmes. Tous pensaient qu'ils allaient être engloutis d'un instant à l'autre, mais le vaisseau ne souffrit aucun dommage. Que les marins aient prié, c'est dans l'ordre ; mais pourquoi ces deux hommes ont-ils dû prier aussi ce jour-là ? N'est-ce pas la preuve que notre Dieu et Sauveur est vivant ? Bientôt notre *Candace* doit retourner en Afrique. Prions, et le Seigneur l'accompagnera d'un nouveau. »

Le voyage auquel Harms fait allusion dans ces derniers mots, est le second voyage du *Candace*, entrepris en mai 1856, pour conduire en Afrique les fiancées de quatre missionnaires, et cinq colons, dont l'un emmenait avec lui une femme et cinq enfants.

Dans l'assemblée solennelle convoquée comme la première fois dans le temple de Hermannsburg, tous promirent d'une voix émue, la main dans la main de Harms, d'être fidèles avec l'aide de Dieu. Le pasteur se tourna ensuite vers l'assemblée et demanda si tous les assistants voulaient s'engager à prier fidèlement pour ceux qui allaient partir. On entendit alors un *oui* bien ferme sortir de toutes les bouches, puis les partants s'agenouillèrent ; le plus petit des enfants, qui n'avait que deux ans, se plaça entre les genoux de son père, et le pasteur les bénit tous l'un après l'autre en leur imposant les mains.

Le vaisseau mit à la voile, cette fois sous le commandement d'un chrétien vivant : celui-là même qui avait eu la première idée de le construire. Après une traversée paisible, il aborda à Natal le 26 octobre. Les nouveaux débarqués ne trouvèrent plus que dix frères dans la station centrale. Les six autres étaient répartis entre deux stations fondées depuis peu parmi les Cafres, où ils avaient trouvé le meilleur accueil.

Le nombre des Cafres établis à la Nouvelle-Hermannsburg était alors de douze, mais

es cultes étaient fréquentés par un **beaucoup** plus grand nombre et souvent aussi **par** des Boers. Le nombre des baptisés avait **aussi** peu à peu augmenté : il était alors de **onze**, et bientôt vint s'y ajouter une vieille **Hottentote**, dont nous voulons dire quelques **nots**. Les missionnaires, en allant recevoir **à** Port-Natal les frères qui leur arrivaient **l'Europe**, passèrent une nuit chez un pieux **Écossais**, qu'ils trouvèrent près de sa fin. **Il** avait chez lui une ancienne esclave **hottentote**, infirme et très âgée, dont la plus **grande** joie était d'entendre parler du **Seigneur**, mais qui n'avait pas encore reçu le **baptême**. A leur retour, trouvant son maître **mort**, ils la prirent avec eux et au bout **de** quelque temps la baptisèrent.

Elle reçut le nom d'Anna, en souvenir **sans** doute de la vieille prophétesse, fille de **Phanuel**, dont il est question au second **chapitre** de Luc, et qu'elle ne rappelle pas **seulement** par son grand âge. Ses journées se **passent** presque entières à prier et à **chanter** des cantiques. Sa mémoire affaiblie ne **lui** permet pas de retenir un seul cantique **dans** son entier ; mais elle fait comme les **enfants**, et chante tout ce qui lui vient au **cœur**. « Depuis environ deux mois, raconte un **missionnaire**, elle me demande chaque matin, **après** le culte, comment elle doit louer Dieu **ce** jour-là. Je lui dis alors quelques paroles, **qu'elle** répète jusqu'au soir dans un cantique **presque** continuel. Un jour, je l'avais **engagée** à dire au Seigneur : « Prends-moi à **toi** dans le ciel ! » A midi, je la trouvai couchée **sur** le côté, devant son lit. Elle murmurait **encore** ces paroles, qu'elle avait répétées **tout** le matin. Pendant qu'elle priait à **genoux**, avec une grande ferveur, dans son **désir** ardent d'être exaucée et réunie à son **Dieu**, ses forces l'avaient abandonnée, et elle **était** tombée, mais sans cesser de prier. »

Nous ne pouvons pas songer à faire ici **l'histoire**, même très abrégée, des différentes **stations** qui peu à peu furent ajoutées **aux** premières. Nous ne ferons que les **mentionner**. Six mois après l'arrivée des **nouveaux** colons, un chef béchuana, bien connu **sous** le nom de Séchélé, et qui est établi à **trente** journées de marche au nord de **Hermannsburg**, y fit demander des **missionnaires**, qu'on lui envoya aussitôt. Livingstone **avait** fondé jadis une station dans cette con-

trée, mais il en avait été chassé par les **Boers**, parce qu'il avait fourni des armes à **feu** aux pauvres Béchuanas, qui ne vivent à **peu** près que du produit de leur chasse. Au **mois** d'avril de l'année dernière, cinq frères **partirent** encore pour renforcer cette **station**, qui donne de grandes espérances. Leur **voyage** fut très long et très pénible. Ils **durent** par trois fois réparer leurs wagons **brisés** ; cela leur occasionna de grands frais, et **ils** durent, avant de continuer leur voyage, **faire** venir de l'argent de Hermannsburg. **Ils** se demandaient pourquoi Dieu leur **envoyait** ainsi retard sur retard, lorsqu'ils **apprirent** que, sans cela, ils seraient arrivés **au** plus fort de la guerre entre les Boers et **Mochech**. — Le projet des missionnaires **est** de relier cette station importante à la **Nouvelle-Hermannsburg** par une série de **stations**, et ils ont déjà mis la main à **l'œuvre**.

Mentionnons encore l'œuvre d'un **missionnaire** auprès d'une colonie allemande, **établie** dans l'intérieur des terres, près **d'une** importante tribu cafre, et le projet **qu'ont** nos frères de fonder une nouvelle **station** chez Mohilo, chef béchuana, voisin **de** Séchélé. Le missionnaire English y a **travaillé** pendant quelque temps, mais il a été **chassé** par les Boers, comme tous les **missionnaires** anglais de cette contrée.

Nous devons une mention spéciale à la **station** d'Umlalazi, fondée dans le courant **de** l'année dernière chez les Zoulahs. En **s'établissant** à quelques lieues de la **frontière** de ce peuple redouté, les frères de **Hermannsburg** avaient l'espérance qu'ils **pourraient** tôt ou tard y faire pénétrer **l'Évangile**. Un des missionnaires donne sur ce **peuple** quelques détails qu'on ne lira pas **sans** intérêt.

« Les Zoulahs, dit-il, sont certainement de **tous** les Cafres ceux dont l'état inspire le **plus** de pitié. Ici, dans la colonie, les Cafres **ont** au moins la paix extérieure et sont **sous** la protection des lois ; mais les Zoulahs **vivent** sous la tyrannie d'un despote **capricieux**, le roi Panda (d'autres l'appellent **Umpanda**), sous lequel ils ne sont jamais **sûrs** de leur vie un seul jour. Un fermier **hollandais**, van Stade, qui demeure à la **frontière** des Zoulahs, m'a raconté à **cet** égard des choses qui font dresser les **cheveux**.

Il a souvent vu de ses propres yeux comment, pour la moindre des choses, et maintes fois même sans aucun prétexte, plusieurs de ces malheureux étaient mis à mort sur un ordre du roi. Il suffit qu'un homme soit accusé devant le roi pour qu'une sentence de mort soit prononcée, quoi que ce soit qu'on lui reproche. Si le tyran voit, par exemple, une araignée en dedans ou en dehors de sa hutte, un enchanteur est appelé, et quelqu'un des hommes de son entourage est aussitôt mis à mort. La manière même dont cette sentence est exécutée a quelque chose d'affreux, qui montre quel horrible pouvoir le roi exerce sur son peuple. Le condamné doit se rendre lui-même sur le lieu des exécutions. Là, il pose sa tête sur une pierre, et quatre ou cinq hommes la broient à coups de massue.

> En sortant du bois, où van Stade nous a permis de couper les arbres dont nous avons besoin, nous voyions devant nous le pays des Zoulahs, avec ses collines, ses montagnes et ses riches forêts; nous pouvions même voir la fumée s'élever de leurs huttes, et je me disais en soupirant : Ah ! si seulement la fumée de la prière montait aussi de leur cœur, sans doute ce furieux serait transformé et deviendrait le père de ses sujets. >

Les Zoulahs sont très courageux. Au lieu de jeter de loin leur sagaie, comme les autres Cafres, ils vont droit à leur adversaire, homme, éléphant ou lion, et le frappent d'une main ferme. S'ils reviennent vaincus d'un combat, ils savent qu'aucun d'eux n'échappera à la vengeance du roi ; aussi, chaque année, des centaines de ces malheureux vont-ils se réfugier dans la colonie. On aime à croire que les missionnaires ont été mal informés quand ils ajoutent que le missionnaire norvégien Schreuder, le seul qui travaillât avant eux au milieu de ce peuple, a obtenu du roi la promesse de ne pas laisser pénétrer dans son pays d'autres missionnaires que des luthériens. Quoi qu'il en soit, les frères de Hermannsburg n'avaient rien tant à cœur que d'y pénétrer.

Ils avaient souvent délibéré sur les moyens à employer pour atteindre ce but mais n'en avaient su trouver aucun que la prière, une prière persévérante à Celui qui ouvre les cœurs. Tout à coup, et lorsqu'ils

s'y attendaient le moins, ils reçurent du missionnaire Schreuder l'avis qu'Umpah était maintenant très bien disposé en faveur des missionnaires, et qu'ils pouvaient venir aussi nombreux qu'ils le voudraient. Sans perdre de temps, deux d'entre eux se mirent en route. Ils furent extrêmement frappés de la force et de l'air de noblesse des Zoulahs qu'ils rencontrèrent. Chacun d'eux avait un bouclier et trois javelots à la main et leur démarche, dit un des missionnaires, était aussi fière que celle du plus fier officier européen. Mais la guerre avait récemment désolé ces contrées, au point que pendant trois jours ils ne rencontrèrent personne et ne virent que des habitations détruites. Arrivés au kraal du roi, ils durent attendre plusieurs jours une audience, qui enfin leur fut accordée et eut un heureux résultat. L'autorisation de s'établir à Umpah, sur le fleuve Umlalazi, leur fut accordée, et quinze jours plus tard, le 30 avril de l'année dernière, quatorze personnes partirent de Hermannsburg pour cette destination.

La plupart étaient arrivées tout récemment d'Europe avec le *Candace*, qui avait amené cette fois douze missionnaires, six femmes ou fiancées de missionnaires, quatorze colons, deux femmes de colons et neuf enfants : en tout quarante-trois personnes. On se représente facilement l'émotion produite dans l'église de Hermannsburg et dans le Hanovre par le départ d'un si grand nombre d'ouvriers. Les douze missionnaires avaient été examinés à Hanovre et consacrés en présence de toute la famille royale et d'une foule sympathique. Quelques jours plus tard, les quarante-trois partants, auxquels avait voulu se joindre le capitaine du vaisseau, étaient réunis dans le temple de Hermannsburg pour y être consacrés à l'œuvre des missions; une foule compacte remplissait le temple et ses abords, si compacte, que le prédicateur ne put pas se frayer un chemin jusqu'à la chaire et dut parler depuis l'autel.

« Le départ du lendemain, dit Harms, ne se fit pas au milieu des larmes et des gémissements; mais, bien que les yeux fussent humides, il se fit au milieu des chants de louanges. Plusieurs s'étonnaient qu'une séparation pour la vie pût être si joyeuse.

Nous étions tous joyeux, en effet, de ce que le feu nous avait conduits jusque là. »

Nous renouons à regret à décrire le voyage de Hermannsborg à Hambourg, le lte sur le pont du vaisseau, les chants du part, la vie paisible et recueillie des matelots comme des passagers pendant la traversée. Il nous reste à raconter des scènes d'un tout autre genre.

L'idée de fonder une mission chez les Gallas n'avait pas été abandonnée, malgré l'insuccès de la première tentative, et six des passagers du *Candace*, trois missionnaires et trois colons, devaient se rendre dans ces contrées. Ils voulaient cette fois traverser le territoire de l'iman de Mascate sans autorisation, et chercher à s'ouvrir un chemin dans l'intérieur en remontant un fleuve. Ils abordèrent dans la baie de Formose. Après l'avoir explorée dans tous les sens et avec une peine inouïe pendant quinze jours, ils reconnurent l'impossibilité de pénétrer sur ce point dans l'intérieur et se dirigèrent au nord vers Raz Hufen, mais le vent les poussa jusqu'au cap Gardafui. Ils y abordèrent près d'un village mahométan, où ils trouvèrent un bon accueil. Accompagnés de quelques-uns des habitants, deux des missionnaires s'éloignèrent à quelques journées des côtes, dans un pays désolé, dont le sol couvert de cailloux ne produit pas un grain d'herbe, et où les troupeaux de chèvres, seule richesse du pays, ne trouvent pour toute nourriture que les feuilles de quelques arbustes. Ils auraient poussé plus loin leurs recherches, malgré une chaleur si excessive que l'eau de leurs gourdes devenait brûlante; mais ayant appris de leurs guides que toute la contrée était habitée par des mahométans, ils se décidèrent à retourner sur leur vaisseau, où ils trouvèrent un missionnaire et un colon fort dangereusement malades. Le premier mourut peu de temps après, et ayant été conduits dans leur course près de l'île Maurice, ils y laissèrent l'autre mourir. Eux-mêmes, empêchés pendant plusieurs jours par les vents contraires de continuer leur route vers Port-Natal, se décidèrent à tenter encore un essai en se rendant à Zanzibar. L'iman et le consul anglais qui s'étaient montrés hostiles aux missionnaires quatre ans auparavant, étaient morts tous les deux. Mais, malgré les bons offices

du missionnaire Rebmann, le nouveau consul, craignant sans doute une concurrence de commerce, refusa comme le précédent sa recommandation, sans laquelle il était impossible de rien obtenir. Après plusieurs mois d'attente inutile, ils durent enfin songer au retour, abandonnant pour le moment leur entreprise. Nous disons pour le moment, car nous ne doutons pas que le Seigneur, répondant à la foi et aux prières de ses enfants, ne leur aplanisse lui-même la voie et ne les bénisse dans leurs persévérants efforts.

Les Gallas sont redoutés sur toute la côte orientale d'Afrique, leur nom seul inspire la terreur, et cependant les missionnaires avaient le cœur navré de n'avoir pu traverser la contrée qui les séparait de ce peuple. Que Dieu nous apprenne à aimer et à nous dévouer comme eux.

Pour remplacer le missionnaire qui a péri dans cette expédition, les frères de Hermannsborg se proposent d'envoyer le Norvégien dont il a été question dans notre premier article. Il a achevé ses études et un jeune Hollandais a pris sa place, la 24<sup>e</sup>, comme nous l'avons dit plus haut. Il sera accompagné du missionnaire Hardeland, qui, après avoir travaillé dix-neuf ans au milieu des Dayacks de l'île de Bornéo, a consenti à se rendre en Afrique, pour se charger de la direction générale de la mission. L'extension que celle-ci a prise rend cette direction nécessaire, comme aussi elle a, depuis quelque temps déjà, engagé Harms à s'adjoindre un comité, composé essentiellement de membres de l'église de Hermannsborg et des pasteurs du voisinage.

Si je pouvais disposer d'un plus grand espace, j'aurais encore bien des choses à raconter. Je voudrais dire les rapports intimes qui existent entre les frères d'Afrique et ceux qu'ils ont laissés en Europe, en particulier avec le bien-aimé pasteur qu'ils appellent leur père; je voudrais décrire la joie des uns et des autres quand des lettres arrivent; je voudrais parler encore de la générosité inépuisable des frères d'Europe, générosité telle que le *Candace*, dans son dernier voyage, a eu un chargement complet d'objets destinés à la mission; je voudrais citer bien des faits qui nous montreraient le dévouement des missionnaires, leur



foi, l'esprit de prière qui les anime et la fidélité avec laquelle Celui qu'ils ont choisi pour maître leur vient en aide dans tous leurs besoins. Mais j'en ai dit assez pour nous émouvoir à jalousie, et je demande à Dieu qu'il le fasse dans son amour.

A. M.

---

## CORRESPONDANCE.

---

*Quelques mots sur l'état religieux de la Hollande.*

Octobre 1859.

Messieurs les rédacteurs,

Vous m'avez prié de donner aux lecteurs du *Chrétien évangélique* un aperçu de la situation générale de l'Eglise hollandaise, qui, comme vous le savez, n'est pas mieux connue de ses sœurs protestantes que l'était, il y a peu d'années, l'Eglise suédoise. Je devrais peut-être, pour mieux répondre à votre désir, attendre d'avoir eu le temps d'acquérir une connaissance plus complète des hommes et des choses dont j'ai à vous entretenir. Il me semble, néanmoins, que je puis vous dire dès à présent ce que j'ai vu, ce que j'ai observé ou sur quoi j'ai pu me renseigner pendant une année de séjour dans ce pays.

L'Eglise hollandaise est une église réformée à peu près séparée de l'Etat, sauf pour le traitement des pasteurs. Car, à quelque confession que ceux-ci appartiennent, dès qu'ils dirigent une communauté qui s'est constituée aux termes de la loi, ils reçoivent tous de l'Etat mêmes appointements<sup>1</sup>. Mais, bien que ce dernier n'ait aucun droit de s'immiscer dans les affaires religieuses, l'Eglise hollandaise n'en revêt pas moins le caractère d'une église nationale, dont elle a en tout point la physionomie. Si, d'ailleurs, la Hollande mérite d'être considérée comme la terre de la liberté et du droit, si la liberté, classique dans ce noble pays, est comme le sang qui coule dans ses veines, la force des habitudes, l'autorité des traditions, l'empire du passé est encore

<sup>1</sup> Nous tenons à faire remarquer qu'une église constituée aux termes de la loi et de plus salariée par l'Etat, est loin encore du vrai régime de la séparation.

Réd.

plus grand que chez tout autre peuple protestant. On ne l'a pas oublié, les Hollandais non-seulement ont dû conquérir leur sol et doivent le défendre sans cesse contre l'évahissement des eaux; mais il leur a fallu conquérir, au prix des plus grands sacrifices, leur existence nationale et leur foi protestante. Or il n'est rien à quoi l'homme s'attache plus fortement qu'à un bien chèrement acquis, et dont la conservation exige tant d'efforts. Telle est la source de cet opiniâtre esprit de conservatisme qui s'est développé dans la nation, et qui prédispose le Hollandais à n'accueillir qu'avec défiance toute chose nouvelle, si excellente qu'elle puisse être. Cet invariable attachement aux coutumes des pères a fait rapidement déchoir la fameuse industrie du pays, et il devait avoir pour l'église des conséquences aussi funestes en un sens qu'avantageuses dans un autre.

Des conséquences avantageuses d'abord. Car non-seulement le sérieux du caractère, le respect des choses saintes, d'excellentes habitudes se sont conservés dans la sphère de la vie domestique et de l'Eglise, et pour peu qu'un prédicateur ait de talent oratoire et ne s'écarte pas du sentier des traditions consacrées, il ne manque pas d'attirer beaucoup d'auditeurs dans les temples. Mais encore les idées nouvelles ne sont, d'ordinaire, admises qu'après qu'il est vingt fois démontré qu'elles sont réclamées par d'impérieux besoins.

Des conséquences funestes ensuite. Car, en marchant dans cette direction, on s'est bientôt vu conduit à confondre les pratiques religieuses avec la vie chrétienne. Et non-seulement toutes les questions ont été prises par le petit bout, mais l'institution ecclésiastique semble s'être à demi pétrifiée dans les formes du passé, dont la signification se trouve ainsi faussée; de sorte que toute tendance qui s'écarte des canons de Dordrecht est aussitôt considérée, par d'excellents chrétiens, comme entachée d'hérésie. On ne s'étonnera pas qu'on en fût venu jusqu'à assimiler le mode d'action de la grâce sur l'âme humaine avec celui de la séve qui monte dans la plante: l'individu devait la subir, sans s'en mêler, de peur d'y mettre obstacle; et le dogme de l'élection, conçu comme une négation de la liberté